

Liaison

Liaison
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

Paramour

Paul Savoie

Numéro 80, janvier 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42330ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Savoie, P. (1995). Paramour. *Liaison*, (80), 26–27.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1995

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Paramour

Rien de plus simple. Un homme m'attire. Un homme rencontré au hasard, dans une soirée mondaine. L'échange se fait, en regards furtifs au début, jusqu'à ce que la complicité impose sa loi, sous forme d'allusion ou de sous-entendu. Puis, suivant la courbe ascendante du désir, viennent les gestes, hésitants d'abord, ensuite plus osés, jusqu'au moment du frôlement, de la promesse inavouée, du premier rendez-vous secret. Tout avance à pas sûr vers l'acte lui-même, désarmant, semant l'alarme, le désarroi, ne menant qu'à lui-même, ne dépassant jamais les limites de la passion que nous venons de forger, cet inconnu et moi, cet homme que je ne trouve pas particulièrement beau, qui ne me trouve pas particulièrement belle, mais à qui j'offre une fugue en gage, une douce dérive d'un après-midi maussade, anodin, entre draps propres, fraîchement lavés, dans une chambre d'hôtel propre à en mourir, cette chambre dans un hôtel où le propriétaire me connaît bien, que je loue pour l'occasion.

C'est par amour que j'agis ainsi. Par le biais de l'amour. Au nom de l'amour. Tuer l'amour avant qu'il ne vous fasse crever, avant qu'il ne meure de sa belle mort à force de regards impurs, fracassants, de mots qui déchirent la peau, de phrases qui vous arrachent à vos propres silences pour vous enfoncer dans des tourbillons de paroles, phrases qui se lovent autour du corps, s'accrochent au cou, vous prennent par les tripes, vous clouent au mur.

Je préfère le silence, légèrement ponctué par la présence des autres, avec des marges si grandes que lorsqu'un mot s'y insère, il occupe toute la place, la page entière sous l'encre ou l'espace de toute une pièce, de toute une obscurité ou d'une clarté foudroyante.

Le jour ou la nuit, l'aurore ou le crépuscule, c'est pareil, pourvu qu'on me demande seulement de parcourir cette étendue-là, pourvu qu'on ne rêve pas à autre chose, qu'on se contente de cette limite. Il ne faut surtout pas exiger plus. Je n'ai que cette illusion à offrir, ce moment fugace, inscrit en tiret sur la peau, tatouage creux, indélébile, aussi profond que le battement de cœur.

Les hommes vivent mal les instants éclatés. Ils sautent dedans à pieds joints dès qu'on leur en offre la possibilité. Ensuite ils se font croire qu'ils en ont été comblés, mais ils se mettent aussitôt à en pleurer la fin.

Pour moi, c'est le contraire. Dès qu'un homme m'entoure de bras trop inquiets et me serre frénétiquement, je commence à déconstruire. Je débâtis la passion comme un enfant affamé épilucherait un fruit. Je me beurre le visage de l'absence, de la perte que je sème autour de moi. Je m'enivre de ce qui coule, s'écoule de moi, bête saignée jusqu'au râlement et dont le cri ressemble à un cri d'extase.

Plus je m'éloigne, plus l'homme cherche à m'enlacer. Son désir l'étouffe. Il me cherche plus désespérément. Il est convaincu que cela fait partie du jeu de passion. Il veut tout miser, jouer jusqu'au bout.

Je m'enfuis. Il tombe en moi. Il tombe de loin, du plus haut de ce qu'il connaît de risque, dans ce qu'il connaît de vertige et qu'il méprend pour un triomphe.

Je suis déjà absente. J'entends l'homme haleter. Il me tourne sur le dos, m'égratigne les épaules. Il se presse contre moi. Il pousse de plus en plus fort. Il veut m'écarteler, pour que je fende de part en part, afin de remplacer l'absence d'amour par la déchirure, par l'écorchure la plus vive qu'il puisse imaginer.

Lorsque je le quitte, il se recroqueville. Il songe à ce qu'il vient de perdre. Il s'apitoye sur lui-même et se convainc qu'il vient d'aimer plus qu'il n'a jamais aimé. Il n'a jamais été aimé de cette façon. Il sent venir la fin de quelque chose. La fin de tout. Le début. Il a peur. Il me regarde sans me voir. Il a envie de se sauver. Il a peur de me perdre. Il ferait n'importe quoi pour me garder. Il finira par me retrouver ailleurs, autrement. Il veut vaincre. Il ne veut pas se faire vaincre par moi, par lui-même. Il se sent floué, bafoué.

Je l'arrache à lui-même, par amour, par le biais de l'amour.

Paramour. Ce mot n'existe pas dans la langue française. Il me décrit à merveille. Il signifie maîtresse, amante. Je ne suis ni maîtresse ni amante, ce qui supposerait un lien de continuité, un rapport avec quelque chose d'autre. Je suis paramour. J'ai ce lien avec les hommes, avec les choses. J'arrive à eux par ce coin obscur de moi-même. L'amour qui me reste. L'amour qui reste.

Chaque chose existe pour elle-même, par elle-même. Inutile de chercher à l'accaparer. Vaut mieux s'en défaire le plus tôt possible. Vaut mieux la laisser vivre ailleurs qu'en soi-même.

Je sais très bien que je ne suis pas une belle femme. Je n'ai pas la prétention de savoir séduire. J'ai les traits trop fins, les cheveux trop foncés, la peau blafarde. Mon regard ne perce pas; il transperce. Lorsque je parle, même lorsque je chuchote, ma langue ne caresse pas les mots, elle leur impose une loi, loi dure de la parole fracassante, qui brime les surfaces, qui dérange. Les hommes cherchent en moi autre chose que la beauté. Ou plutôt, une beauté rare.

Les hommes ne sont pas libres. Ils n'écourent plus leur propre appel. Ils se souviennent rarement de ce qu'ils ont voulu dire. Je les ramène à leurs pièges. Je les enfonce dans leurs prisons. Ils viennent vers moi croyant que je les ferai descendre jusqu'au plus profond d'eux-mêmes, pour ensuite remonter à la surface. Je les laisse venir. Ils apprennent à tomber. Ils apprennent les lois de leur propre chute. Ils tombent de plus en plus haut.

Lorsque je les quitte, ils ont l'impression d'entendre plusieurs portes fermer. Les portent claquent. Une après l'autre.

Je ne veux pas qu'ils me possèdent. Ils n'ont que leur détresse à offrir. Ils ont trop peur. Ils ne vont même pas au bout de leur malheur.

Je les aime plus fort, plus profondément qu'ils ne croient. Pourtant, je leur fais mal. Ils croient s'être abandonnés à moi pour ensuite s'apercevoir qu'ils n'ont rien livré. Ils ont trop peur de perdre.

Je perds tout. Chaque fois, je me livre entière. Je me libère de mon désir de posséder, d'être possédée.

Un seul homme a su me prendre. Je n'ai aimé qu'un seul homme. Un seul homme a pu me retenir. Il s'appelait Frank. Je l'ai rencontré dans la salle d'informatique d'une bibliothèque. Il faisait des recherches sur les codes génétiques, moi sur le fonctionnement du cerveau. Il arrivait dans sa chaise roulante et s'installait à la table voisine. Il se déplaçait en manipulant les roues de sa chaise. Il savait tourner rapidement, avancer, reculer. La force de ses bras, la volonté traçaient les pôles de son existence. Seul son regard lui permettait de communiquer avec les hommes, avec lui-même. Il était assis. Il surveillait la mémoire, la sienne, celle des autres, de tous ceux et celles que les données faisaient revivre en lui. J'ai commencé à l'observer. J'étudiais chacun de ses gestes. Peu à peu, j'ai oublié mon propre travail. Je ne voyais que ce qu'il faisait surgir devant lui. Je me suis oubliée.

Son mal s'est répandu rapidement. Un jour, il ne pouvait plus soulever le bras droit. Une semaine plus tard, son bras gauche a cessé de fonctionner. Désormais, toute sensation, le souvenir de la sensation, s'est limitée au toucher. Tout lui venait des doigts. Toute connaissance lui était transmise à travers les doigts. Il la projetait sur l'écran, la doublait ainsi à l'infini.

On a tout fait pour qu'il poursuive ses recherches. Un scientifique a construit une chaise spéciale pour lui. Une équipe de techniciens a conçu un mécanisme pour lui permettre de contrôler le mouvement de sa chaise. Grâce à un commutateur, il activait toutes les fonctions de l'ordinateur.

Il arrivait seul. Il partait seul.

Un soir, sans se servir de mots, il m'a fait signe de l'accompagner. J'ai descendu l'ascenseur, j'ai quitté l'édifice à ses côtés. Je l'ai suivi le long des rampes. Sa chaise avançait lentement. Je n'étais pas pressée. Je me contentais de marcher derrière lui. Je me suis retrouvée tout près de lui à un coin de rue. Il attendait le feu vert. Il regardait droit devant lui. Après avoir traversé la rue, il a pris la droite, puis la gauche, pour enfin se retrouver dans une ruelle à peine visible. Il s'est arrêté devant un immeuble gris. Il a gravi la rampe, a visé un point fixe avec son commutateur. La porte de l'immeuble s'est ouverte. Nous avons pris l'ascenseur jusqu'au deuxième. Il est entré le premier dans son appartement.

Il n'a pas dit un mot. Je n'ai pas posé de questions.

Il s'est arrêté au milieu de son salon. Il s'est tourné vers moi.

L'acte d'amour a duré plusieurs heures. Nous nous sommes touchés fiévreusement, en dépassant à peine la limite des doigts. Au début, je voulais le toucher partout. Mais je me suis rendu compte qu'il ne ressentait

rien. J'ai appris le langage de ses doigts, en braille. Je fermais les yeux pendant de longs instants. Je caressais doucement la peau, à l'extrémité du petit doigt ou de l'index. De cette façon, j'ai appris à le serrer contre moi, à me blottir contre lui, à pénétrer sous la peau, à longer les veines, à connaître toutes les variations du battement de cœur. Je l'ai aimé si fort qu'il ne resterait presque rien pour ceux qui étaient venus avant, pour ceux qui viendraient après. Je voulais tout donner, m'abandonner à lui, pour qu'il me dévore. Il me ramenait chaque fois à moi-même. Il me forçait à vivre de ma propre respiration. Il me libérait sans cesse de lui, afin de ne pas être engouffré par mon désir. Il ne voulait pas sombrer en moi. Il voulait demeurer intact.

Lorsque je caresse un homme, je trace sur sa peau les signes que Frank m'a fait découvrir. Au début, il ne ressent rien. Il veut toujours tout ramener au centre de son corps, là où il a concentré toutes ses énergies. Je le pousse vers les marges. L'homme résiste. Mais, en même temps, il cherche à comprendre. Il trouve mon comportement étrange. Cela lui donne des frissons. Il ne m'empêche pourtant pas de continuer. Il me laisse faire, jusqu'à ce que la sensation devienne insupportable. Il fond alors en larmes. Il pleure sans savoir pourquoi.

Ce soir, alors que j'assistais à un vernissage, le jeu recommence. Je me tiens à l'écart. J'étudie de près un tableau. Un homme me surveille. C'est-à-dire qu'un étranger m'a aperçue du coin de l'œil. Il se sépare discrètement de son groupe, qui vient de former un demi-cercle devant un tableau. Il vient vers moi. Il fait semblant d'être intéressé au même tableau que moi. Il partage son point de vue sur l'objet d'art. Il veut connaître le mien. Plus tard, il me révélera qu'il n'est pas venu seul. Il a le goût de poursuivre la conversation avec moi, mais il devra rentrer à la maison. Il cherche un signe de moi. Il veut se faire rassurer. Je le rassure. Il croit que je lui offre l'évasion, le mensonge. Il veut tout simplement se perdre, se défaire de sa carapace. Je laisse entendre que nous nous retrouverons plus tard, ailleurs. Il rejoint ses amis. Il continue à me surveiller du coin de l'œil.

Il se retire de nouveau de son groupe. Il vient vers moi. J'ai pitié de lui. Les hommes ne sont pas libres. Ils ne savent qu'enserrer, enfermer. Je les attends de pied ferme. Je les laisse venir vers moi. Ils cherchent bêtement ce qu'ils ont oublié, ce qu'il n'ont peut-être jamais eu. Je les laisse venir. Ils viennent. Ils ne peuvent s'empêcher de délaissier ce qui vit en eux, de se trahir. Ils laissent mourir ce qui les fait naître et s'abandonnent à ce qui les tue.

Plus tard, lorsque je les quitterai pour de bon, ils se diront que je n'ai pas su les aimer, que je me suis joué d'eux. Au contraire. J'aime. J'aime à la folie. Je refuse tout simplement de laisser mourir l'amour. Je ne veux pas qu'on me détruise. Je refuse de laisser quelqu'un détruire l'amour en moi. Je refuse de me laisser engouffrer.

L'amour triomphera de tout. Tous sortiront vaincus.